

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

## VII

## L'IMMOLATION.

(Suite.)

—Par où êtes-vous entré ?  
—Par la fenêtre...  
—Par la fenêtre ? répéta Gaspard en ricanant. Le fils qui respecte ses parents entre par la porte comme un honnête homme, et non par la fenêtre comme un voleur. Le fils qui aime sa mère recueille son dernier soupir. Le fils ingrat et maudit abrège les jours de ses parents et rend leur dernière heure plus cruelle.

—Mon père ! murmura Diégo, comme s'il eût voulu se justifier.

—Silence ! s'écria Gaspard en frappant du pied.

Diégo avait reculé.

—C'est bien, mon père, dit-il froidement. Je me tairai, puisque vous l'ordonnez.

Puis jetant un regard sur le cadavre d'Angèle.

—Ma mère, murmura-t-il, ma pauvre mère, toi seule me comprenais !

Gaspard avait étendu le bras vers la fenêtre.

—Je veux être seul, commanda-t-il.

Diégo s'était précipité sur sa mère, comme pour chercher auprès d'elle un dernier refuge, ses lèvres rencontrèrent le visage glacé de la morte. La situation lui apparut alors dans toute l'horreur de l'abandon qui lui était réservé. Il se domina néanmoins. Et, reprenant tout son sang-froid, il marcha vers la fenêtre.

—Mon père, dit-il, vous m'éloignez de vous parce que vous me haïssez. C'est bien. Adieu ! à jamais !

Puis, sans ajouter une parole, il s'élança dans la cour. Gaspard fit un mouvement pour le retenir. La ténacité de son caractère l'emporta. Ce fils, qu'il n'avait jamais aimé, qu'était-il pour lui, sinon un étranger ?

Mais quand il se vit seul dans la chambre mortuaire, devant le cadavre de celle à qui il avait donné son nom, en qui il avait mis tout son bonheur, et qui était là maintenant perdue sans retour pour lui, pour tous ceux qui l'avaient aimée, il sentit comme un étouffement ; il crut que sa poitrine allait se briser. Tout à coup il leva les bras au ciel avec désespoir.

—Morte ! dit-il d'une voix sourde. Angèle, tu ne m'aimais point ! Tu te cachais de moi ; ta froideur, ton silence m'ont exaspéré ! Tu m'as tué comme ton frère a tué mon père, comme ton fils t'a tuée toi-même ! Mon Dieu ! Qu'ai-je fait pour mériter tout cela ?

Un long gémissement succéda à cette exclamation, Gaspard était à genoux et pleurait.

## VIII

## AMOUR ET AMITIÉ

Diégo était tombé sur la neige. Il eut un moment d'étourdissement, mais il se leva presque aussitôt, et traversant la cour, il sortit de la ferme pour se diriger vers un bouquet d'ormes qui se trouvait à une centaine de pas

du mur. Arrivé là, il s'arrêta comme pour reprendre ses sens après l'ébranlement moral qu'il venait d'éprouver. Puis, regardant attentivement autour de lui, il porta deux doigts à sa bouche et donna un coup de sifflet.

Un homme sortit du massif d'arbres. Il était enveloppé dans un manteau et tenait à la main une carabine.

—Diégo ! dit-il en s'approchant.

—Rafaël ! avait murmuré presque en même temps le fils d'Angèle !

L'homme à la carabine paraissait du même âge que Diégo.

—Eh bien ? interrogea-t-il avec anxiété.

—Ma mère est morte, répondit sourdement Diégo en retenant ses sanglots.

—Morte ?

—Hélas ! oui.

Il y eut un silence.

—Que vas-tu faire maintenant ? demanda Rafaël.

—Que sais-je ? M'enrôler, me brûler la cervelle, me jeter dans la Tormès, tout m'est égal : ne suis-je pas seul au monde désormais ?

—Et ton père ?

—Mon père ? répéta le jeune homme avec un accent de douleur et d'amertume. Mon père ? Tu as raison... Mais que puis-je attendre de lui ? Ne m'a-t-il point renié, maudit depuis ma naissance ? Suis-je pour lui un fils ? Ah !...

—Voyons, ne t'afflige point ainsi, dit Rafaël avec bonté. Viens au moulin, ma mère t'aime autant que si tu étais mon frère ; moi-même ne t'ai-je pas donné ce nom ? Mon père n'a-t-il point pour toi la plus vive affection ?

—Merci, Rafaël ; oui, vous êtes tous bons et dévoués. Mais ma résolution est prise. L'air de ce village m'étouffe. D'ailleurs, ceux qui me tendaient la main ne s'éloigneront-ils pas de moi pour ne pas déplaire à mon père ? Pourquoi resterais-je ici plus longtemps ? Qu'y ferais-je ? La mort de ma mère a éteint dans mon âme ma dernière espérance. J'aurais été peut-être tendre et affectueux comme elle. Aujourd'hui mon cœur est de bronze. Il y a une heure, si j'eusse trouvé ma mère vivante, pour elle je me serais humilié sous l'orgueil de mon père. Maintenant il est trop tard. Je ne supporterais plus ni son regard écrasant, ni ses menaces. Qui sait ce qui arriverait si je le rencontrais encore ? Je veux donc m'en aller, non pour le fuir, mais parce que je me sens capable de tout, même d'un crime. Écoute-moi. La guerre civile désole l'Espagne ; dans l'armée libérale comme dans la faction il y a place pour les désespérés.

Et ramassant la carabine que Rafaël avait déposée au pied d'un arbre :

—Adieu, Rafaël, dit-il en se disposant à partir.

Rafaël s'était jété au-devant de lui et l'avait saisi par le bras :

—Où vas-tu ? dit-il avec anxiété.

—M'engager sous les drapeaux de don Carlos, reparti Diégo d'un ton assuré.

—Alors tu repousses mon offre, tu ne crois pas à notre amitié, tu n'es pas mon frère, tu n'es pas l'enfant de notre famille ?

Diégo, ne répondit pas. Rafaël reprit avec plus de force :

—Non, Diégo, cela ne se peut point. Nous abandonner ? Et pourquoi ? Y réfléchis-tu ? Pour chercher la mort dans une guerre fratricide !

Rafaël avait appuyé ses deux mains sur les épaules de son ami et le regardait fixement avec pitié :

—Diégo, continua-t-il avec douceur, as-tu oublié que nous sommes nés presque le même

jour, que nous avons été élevés ensemble, que nous avons grandi l'un à côté de l'autre, sans jamais nous séparer, que nous avons fait les mêmes études, que par l'éducation, par le cœur, par l'intelligence, nous sommes frères ? T'en aller, toi ? T'engager, te faire tuer ? Est-ce pour cela que ta pauvre mère a souffert le martyre depuis bientôt vingt ans que tu es né ? Ton malheur ne me rend-il pas aussi malheureux que toi-même ? Suis-je aussi désespéré que toi ? Non, je suis plus calme, je vois l'avenir sous des couleurs moins sombres. Mais je te pardonne ; aujourd'hui la douleur t'égare. Écoute, suis mon conseil. Reviens avec moi au moulin. Si demain, quand le sommeil aura réparé tes forces brisées, quand tu pourras juger ta situation plus froidement, tu persistes encore dans ton dessein, eh bien, alors, je ne m'y opposerai plus, tu partiras.

Diégo restait muet, la tête baissée.

—Je ne puis, dit-il enfin avec un profond soupir. Ma résolution est irrévocable.

—Et si Marie te disait de rester ?

—Marie ! cria Diégo d'une voix étranglée.

Rafaël n'ignorait aucun des secrets de son ami. Il connaissait son caractère entier, son opiniâtreté que rien ne pouvait vaincre, mais il savait aussi que cet orgueil, cette obstination ne résistaient point à un sourire, à une larme, à un caprice de la jeune fille dont il venait de prononcer le nom. Il était certain que l'évocation de ce nom aurait sur Diégo l'irrésistible puissance d'un philtre.

—Marie ! répéta le jeune homme en se parlant à lui-même, et tandis qu'il passait sa main sur ses yeux comme s'il eût fait un songe, Marie ! Il ne me reste qu'elle... Allons, dit-il en prenant le bras de Rafaël.

—Où ?

—La voir ! Lui parler avant de partir ! s'écria Diégo avec exaltation.

Rafaël le retint encore :

—Tu oublies que ton amour pour Marie est un secret qui n'est connu que de nous et de Dieu. À cette heure, au milieu de la nuit, comment veux-tu voir Marie, lui parler sans éveiller les soupçons de son oncle, l'abbé Juan... Calme-toi, attends à demain...

—Non, demain il sera trop tard. N'essaie pas de m'arrêter, Rafaël, le calme, la réflexion me sont impossibles. Je veux partir, je veux la voir.

—Tête de fer ! s'exclama Rafaël avec impatience. Et tu te plains de l'obstination de ton père : Va, fais ce que tu voudras !

Diégo s'était arrêté, envahi par une intolérable torture.

(A continuer.)

## RENSEIGNEMENTS UTILES

Par ce temps de carnaval, de soirées, etc., nos lectrices feront bien de visiter, pour leurs achats, les magasins de MM. H. Beaudry & Cie., 278, rue Notre-Dame. Elles y trouveront des articles de toute fantaisie, d'une élégance parfaite et introuvables dans d'autres magasins. De plus, les prix actuels de MM. H. Beaudry & Cie. sont de beaucoup au-dessous des prix coûtants, cette maison liquidant ses marchandises à tout prix.

Un bon parfum est un présent des dieux. Nous n'en connaissons pas de meilleurs que les parfums "quadruple concentré" de Laviollette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal. D'autant meilleurs que le prix en est des plus modiques.